Baechler (Christian), *Les Alsaciens et le Grand Tournant de 1918*

L'Ami Hebdo/M.E.D.I.A., Strasbourg, 192 p., 2008

François Igersheim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/454>

DOI : 10.4000/alsace.454

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 510-512

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

François Igersheim, « Baechler (Christian), *Les Alsaciens et le Grand Tournant de 1918* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 135 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/454> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.454>

Gyss met l'accent sur la mutation de l'esprit public alsacien dans les premiers mois de la guerre. Les Alsaciennes et Alsaciens de la jeune génération qui ne connaissaient pas la France, ne supportent pas la dictature militaire qui leur est imposée. D'où l'allégresse du retour à la France, quand se précise la certitude de la défaite allemande. Mais aussi les malentendus qui s'ensuivirent : délations et épurations, expulsions, que les commissions de triage n'encadrent guère, au contraire, et qui sont décrites dans un ajout qui va de la fin novembre 1918 à avril 1919. Bien sûr, ces pages sont destinées à excuser les désordres que l'administration française n'a guère su prévenir, et à se féliciter du nouveau régime que le Commissariat régional met en place. Elles amènent à souhaiter la publication de la dernière partie du journal de Charles Spindler (1919-1938).

Est-ce la guerre et ses difficultés de circulation ? Le journal nous fait entrer dans cette société des notables alsaciens de la campagne et des petites villes alsaciennes : petits patrons et cades, médecins, notaires, professeurs, curés, négociants, qui se connaissent tous, se rendent visite, s'invitent et se rendent les invitations, dont l'opinion plutôt francophile n'est jamais loin de celle du parti catholique. Artiste avec un sens de l'observation aigu, mais d'expression modérée et de bon sens, l'opinion de Charles Spindler contraste avec les bouillonnements et les éclats de ses amis du « parti francophile » : elle n'en a que plus d'importance.

On relèvera également l'intérêt des illustrations, composées de cartes postales, de photographies et d'aquarelles de Charles Spindler. Bien entendu, p. 399 le Palais représenté n'est pas le Palais Universitaire, mais le Landtag d'Alsace-Lorraine, place de la République, dont la France de retour en Alsace, ne voulut pas reconnaître la représentativité, quand il vota le retour de l'Alsace-Lorraine à la France. Un malentendu !

François Igersheim

BAECHLER Christian, *Les Alsaciens et le Grand Tournant de 1918*. 192 pages. L'Ami Hebdo/M.E.D.I.A., Strasbourg, 2008.

Dans la vague des publications commémoratives de novembre et décembre 2008, on distinguera le petit ouvrage sur 1918 que nous donne C. Baechler, dans la collection « l'Alsatique de poche ». Il se veut une réédition, « revue, corrigée et complétée » du texte publié sous le même titre en 1972 par Développement et Communauté (145 pages à grands caractères). Une simple comparaison témoignera qu'il s'agit de bien plus que cela. En fait, Baechler revient à sa thèse de troisième cycle (*L'Alsace entre la guerre et la paix, recherches sur l'opinion publique 1917-1918*, tapuscrit 1969, 492 pages), qu'il récrit en partie et à laquelle il rajoute tout un chapitre, intitulé « L'Opinion alsacienne et les difficiles débuts de l'Alsace française, Novembre 1918 - janvier 1919 ».

Dans son discours d'investiture du 5 octobre 1918, le chancelier du Reich Max de Bade annonce à la fois qu'il se prononce pour l'autonomie de l'Alsace-Lorraine et qu'il accepte de négocier sur la base des 14 points de Wilson, qui prévoient

« la réparation du tort fait à la France, par l'annexion de l'Alsace-Lorraine ». La constitution d'un gouvernement autonome, c'est à dire parlementaire, de l'Alsace-Lorraine est dès lors vaine, puisque le principe du retour à la France est admis, et les partis alsaciens-lorrains ne parviennent pas à se mettre d'accord. Et le coup d'état parlementaire du 11 novembre créant un « conseil national d'Alsace et de Lorraine » qui proclame « le rattachement à la France » le 5 décembre ne sera pas reconnu par le gouvernement français. Reste cependant posée la question : réclamera-t-on ou non un plébiscite ? Exclue par l'Entente, la question du plébiscite est tranchée par l'armistice. Elle rebondit pourtant dans l'interprétation de l'accueil fait aux troupes françaises qui entrent en Alsace du 17 au 23 novembre 1918, que conclut la célèbre formule du président Poincaré, le 9 décembre 1918 au balcon de l'Hôtel de Ville de Strasbourg : « Messieurs le plébiscite est fait ». Voilà qui renvoie donc à cet accueil, et à son déroulement. Baechler relève bien que la majorité des observateurs allemands ne se faisaient guère d'illusions sur le choix qu'opéreraient les Alsaciens en cas de plébiscite : ils choisiraient la France. Par contre, la majorité d'entre eux ont contesté que l'accueil enthousiaste réservé aux troupes françaises ait eu valeur de plébiscite. Les Allemands soutiennent la thèse du « défoulement » pathologique, hystérique provoqué par la fin de quatre années de dictature militaire, de privations, et de guerre. Baechler n'a pratiquement pas changé de position – ni de texte – en quarante ans. Il insiste sur les zones d'ombre et d'ignorance, en particulier sur l'attitude des *Feldgrau* alsaciens revenus des fronts orientaux, qui provoquent la méfiance de la sécurité militaire française qui les croit contaminés par le « bolchevisme ». Il rappelle les inquiétudes des viticulteurs, l'enthousiasme moins éloquent de certains villages du pays de Hanau. Jean-Claude Richez, dans la *Revue d'Alsace* de 1981 avait analysé l'accueil fait aux troupes françaises avec les clés d'interprétation de l'action de masse et de la fête populaire, y compris dans ce qu'elle a de spontané, s'exprimant par exemple dans le choix autonome des Strasbourgeoises de porter le costume alsacien pour accueillir les troupes françaises. Baechler se réfère lui aussi à « l'illusion lyrique » qui s'empara de Paris lors du défilé triomphal de Foch et de ses troupes le 14 juillet 1919. Certes, l'image que l'Alsacien se fait de la France, dont il est coupé depuis quatre ans, est probablement illusoire. Mais « le caractère excessif de l'enthousiasme est la conséquence de cette vision manichéenne de la réalité et de l'histoire de l'Alsace. L'Alsacien veut également montrer clairement son choix, afin de ne plus être l'objet de tractations, de guerres. Il cherche la stabilité définitive en choisissant la France » (p. 130). Par contre, les déceptions interviendront très vite. Voilà un petit ouvrage d'histoire d'Alsace sur une période clé de son histoire qui est le bienvenu. Une question reste posée. Dans la conclusion de sa thèse de 3^e cycle, Baechler avait écrit : « on constate ainsi que la population alsacienne – nous en excluons les milieux les plus évolués – ne fait pas des choix réfléchis. Ils sont passionnels. Ils ne sont pas stables... si bien qu'ils évoluent au gré des événements, des enthousiasmes » (1969, p. 440). Il reprend en partie cette formulation en se référant au modèle de « la fête » : « cet enthousiasme n'est pas l'expression d'un choix politique réfléchi, il est presque physique, il est passionnel ». La passion des masses – et celle des milieux les plus évolués – dans la vie politique alsacienne entre les deux guerres : voilà un

phénomène qui mériterait d'être analysé en soi. Elle s'exprime dans ces journées de novembre 1918. Elle ne finira pas de jouer son rôle et ce dès 1919, avec les grandes grèves de l'après-guerre. Et tous les partis (et syndicats, qui leur sont liés) auront su y faire appel ou y auront été contraints.

François Igersheim

LE MINOR (Jean-Marie), LAURENT (Gérard), VICENTE (Gilbert), PABST (Jean-Yves), LUDS (Bertrand) Dir. *L'école impériale du Service de Santé militaire de Strasbourg (1856-1870)*, P.U.S., Strasbourg 2007. 488 p.

Trente auteurs pour ce somptueux ouvrage sur l'Ecole de santé qui avait honoré Strasbourg avant la guerre de 1870 – et constitué une garantie de survie pour sa Faculté de médecine!

Fondé sur le travail du dernier sous-directeur de l'Ecole en 1870, J.-L. Rouis, *Histoire de l'Ecole Impériale du service de Santé militaire*, de 1898, cet ouvrage embrasse tous les aspects et toutes les personnalités qui ont marqué les 14 années strasbourgeoises de cette école. L'immeuble de la place de la cathédrale, un des rares exemples de la construction privée de haut de gamme affectée à la location privée entreprise par Gustave Klotz, est analysé avec précision : il sera reconverti en Ecole de Santé militaire. Parmi les personnalités évoquées, on appréciera particulièrement le rôle que joue le médecin général Michel Lévy, Strasbourgeois et l'une des personnalités les emblématiques de la réussite des israélites français au service de l'Etat sous le Second Empire, dans la fondation de cette école (+ J.-L. Rouis). Charles Sédillot fait également l'objet d'une étude approfondie par Franck Billmann, J.-M. Le Minor et L.-F. Hollender (p. 201 à 243). Mais des directeurs aux répétiteurs et aux « santards » personne n'est oublié. Le journal d'Alfred Symon de Villeneuve (p. 111 à 134), étudiant « santard » de 1857 à 1858 est particulièrement intéressant comme témoignage sur la vie strasbourgeoise de ces années. Objet tout particulier de son attention : les jeunes Strasbourgeoises, « à la croupe opulente, comme la poitrine... aux cheveux blonds et à la stature élevée », « blondes *gretchen* » « cordiales » et « de bon accueil » et « qui savaient si bien valser »... N'avaient-elles d'yeux que pour ces futurs médecins militaires? Ah, le prestige de l'uniforme !.

François Igersheim

EPP (René), 1940, Editions Hirlé, 2008, 383 p.

La retraite constitue-t-elle un âge d'or dans la production littéraire ou historique des professeurs émérites? Le chanoine René Epp, spécialiste de l'histoire contemporaine, nous avait gratifié d'un triptyque : *L'enfer sur terre. Prêtres et religieux internés et déportés par les nazis (1940-1945)* ; *L'Eglise d'Alsace sous l'oppression nazie (1940-1945)*, parus tous deux en 2000 ; suivis de *La terreur nazie en Alsace (1940-1945)*, publiée en 2002. Les trois ouvrages avaient suscité des comptes rendus appuyés dans la *Revue d'Alsace* (2001, p. 349-350 et 2003, p. 366-367).